

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 66 (1930)
Heft: 23

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LXVI^e ANNÉE — N^o 23 6 DÉCEMBRE 1930

L'ÉDUCATEUR

N^o 139 de l'Intermédiaire des Educateurs

DISCAT A PVERO MAGISTER

SOMMAIRE : Pierre BOVET : *Pro domo*. — G. BOSSERDET : *Bateaux*. — *Le rayonnement pédagogique de la Suisse il y a cent ans*. — R. HODEL et R. DOTRENS : *Test d'arithmétique*. — *L'éducation de l'adolescent par la composition libre*. — CHRONIQUE DE L'INSTITUT.

PRO DOMO

Un peu de dispute ranime
Foin des gens toujours endormis !
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

J'espère que ces vers qui me reviennent à la mémoire, valent en matière pédagogique aussi. Quoi qu'il en soit, l'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse pour 1930*¹, nous apporte une fois de plus, sous sa couverture claire comme un ciel serein, un article gros d'orages. Il ouvre le recueil, et son auteur, M. Antoine Borel, chef du Département de l'Instruction publique de Neuchâtel l'a intitulé : *Adaptation d'un programme d'enseignement public aux principes nouveaux de la pédagogie*.

M. Antoine Borel y expose les principes excellents auxquels il a obéi en rédigeant, il y a cinq ans, le nouveau programme de l'enseignement primaire neuchâtelois, mais il fait précéder ses thèses de quelque cinquante pages de polémique assez confuse. On y discerne pourtant ceci : M. Adolphe Ferrière agace M. Antoine Borel, ou plus précisément encore, puisque la langue est ici équivoque : M. Antoine Borel est agacé par M. Adolphe Ferrière. L'auteur s'applique à dénicher des contradictions dans ce que M. Ferrière a écrit depuis trente ans et le turlupine de diverses manières. M. Ferrière ne manquera pas sans doute de se défendre. Il demandera peut-être à M. Borel si, lui aussi, ne se contredit pas à deux

¹ L'*Annuaire* paraît pour la première fois sous la direction de M. Ernest Savary, qui saura maintenir ce recueil au niveau auquel l'ont élevé ses prédécesseurs. Beaucoup des articles de cette année sont consacrés à des questions d'éducation physique, de gymnastique et de sport. Des chroniques cantonales, deux textes de lois, des statistiques.

pages de distance en mettant (p. 7) le rédacteur de *Pour l'Ere Nouvelle* qui a fait l'éloge de son programme parmi les « pédagogues qui attachent plus de prix aux réalisations qu'aux théories » pour le représenter ensuite (p. 9 et tout le long de l'article) comme « préoccupé plutôt de discuter des théories que de comparer des résultats ». M. Claparède aussi aura peut-être son mot à dire, car il me paraît qu'on lui adresse des éloges et des reproches contradictoires. Pour l'heure, c'est moi qui demande la permission de m'expliquer dans *l'Éducateur* sur deux points.

Le premier est certainement d'intérêt général. Il s'agit du terme d'« école active », dont je suis responsable. M. Borel déplore (p. 58) qu'il ait été introduit dans la langue.

M. Borel, je le sais, n'est pas seul de cet avis. M. Claparède a dit à plusieurs reprises les raisons pour lesquelles le terme d'*éducation fonctionnelle* qu'il avait proposé lui paraît préférable. Je pourrais alléguer que j'ai été félicité par M. Kerschensteiner lui-même, qui pousse la bienveillance jusqu'à envier maintenant au français le mot par lequel on a interprété celui qu'il avait lui-même choisi « *Arbeitsschule* ». Je pourrais rappeler, pièces en mains, qu'en 1914, à l'Exposition nationale suisse, *Arbeitsprinzip* était rendu par « principe énergétique » et que mon « école active » a du moins eu l'avantage de nous sauver de ce monstre-là. Mais voyons plutôt ce qu'on reproche à « école active ».

On se plaint, en somme, que le mot ne dise pas de quelle espèce d'activité il s'agit. — C'est vrai. — J'aurais ainsi contribué à déclencher des querelles de mots. — J'en suis marri. Mais sous ces querelles de mots, n'y a-t-il pas aussi des discussions d'idées ! Est-il inutile d'amener des maîtres à se demander précisément quelle espèce d'activité ils stimulent chez leurs élèves. *Activité* n'est pas synonyme de *mouvement*. Il y a des adultes même qui se remuent beaucoup sans être pour cela des gens actifs. Est-ce exiger un grand effort d'analyse que de faire constater qu'activité implique liberté, initiative ? Un pantin dont on tire les ficelles n'est pas actif. Et peut-être, il y a cent ans, Charles Secrétan aurait-il pu dire qu'à proprement parler le Créateur seul est pleinement actif parce que seul il est absolument libre. Mais, pour parler comme M. Borel, ne soyons pas de ces gens qui « s'égarent dans les dédales des fondements métaphysiques de l'éducation ». (Je n'ai pas conscience de l'avoir fait souvent jusqu'ici, et je ne vois pas trop qui vise cette lourde accusation. Sans doute encore mon malheureux ami Ferrière !)

En Suisse romande en tout cas, les mots dont je me suis servi

me paraissent avoir été parfaitement entendus par qui a voulu les entendre. Je n'en veux pour preuve que les thèses de M. Albert Richard votées au Congrès de Genève en 1924 et qu'il y a tout profit à relire.

On n'a pas le droit chez nous, me paraît-il, d'écrire qu'en proposant le terme d'« école active » pour désigner l'ensemble de l'effort pédagogique récent ¹, on insinue que « l'autre école, l'école traditionnelle, c'est donc celle où les élèves sont inactifs ». J'ai toujours opposé l'école active non à l'école inactive, mais à l'école *réceptive*. Et je n'ai pas pensé lui faire tort par là. Je n'ai jamais opposé l'école active à l'école réceptive comme la vérité à l'erreur, mais comme une vérité complémentaire à une vérité partielle. C'est même un des grands avantages que je trouve au terme d'école active, qu'il oblige, en parlant d'école réceptive, à reconnaître l'immense effort du XIX^e siècle pour perfectionner l'instruction en faisant appel, dans la présentation des connaissances, à des procédés de plus en plus efficaces.

Cela je l'ai, pour ne parler que de moi, dit et redit cent fois à mes auditeurs et à mes lecteurs, au point qu'ils ont dû trouver souvent que je rabâchais.

Mais, quand j'ai craint qu'on ne me trouvât banal, j'ai invité mes auditeurs à voir si cette conception de la tâche de l'école — développer l'enfant en stimulant ses tendances spontanées à l'activité, ² — a porté déjà tous les fruits qu'elle peut porter. Il me paraît à moi que non, car je prétends qu'elle renouvelle tous les problèmes de l'école : celui du bâtiment, celui du mobilier, celui de l'horaire, celui du livre, celui du programme (M. Borel le prouve), celui de la leçon, celui de l'examen, celui de la préparation des maîtres, celui de la discipline, sans parler de ceux des rapports, de l'école et de la vie, de l'école et de la famille.

L'école active n'a rien inventé, dit M. Borel, dans un paragraphe charmant, ou désespérant, de candeur :

« Parce qu'elle est nouvelle (cette transposition d'une expression germanique), on a cru que l'esprit et la méthode de l'école active étaient, eux aussi, nouveaux et que l'école traditionnelle les avait

¹ M. Borel lui-même, malgré son agacement, n'en nie pas l'existence, puisqu'il nous dit comment il cherche à s'y adapter dans les écoles dont il a la charge.

² C'est, chose inattendue, la formule même de M. Borel (p. 66) : « L'école développe les aptitudes des écoliers en se fondant sur les principes qui résultent des besoins d'activité de l'enfant ». — Alors ? Il nous « dispute » pour le plaisir ?

complètement ignorés... Or, en tout temps, les enfants qui ont manipulé du sable et des cailloux, collé des gravures, dessiné à leur manière, joué au coin d'une chambre, sur le plancher, avec une bergerie ou une boîte de blocs, lu et relu des histoires, confectionné des objets, joué à la poupée, au mariage, à l'enterrement et même, ô merveille ! joué à l'écolè, ont pratiqué, sans le savoir, la plus captivante des « écoles actives ! »

C'est vrai. Mais y a-t-il beaucoup de maîtres qui encouragent l'enfant à pratiquer cette « captivante école active » à l'école ? Voilà la question. Où M. Borel a-t-il vu que nous ne reconnaissons pas en Frœbel un pionnier de l'école active ¹ ?

Un mot encore, à propos d'un article de l'*Educateur* ² cité par M. Borel (p. 18), celui où j'ai parlé avec admiration de ce que j'avais vu en Turquie. « Ce qui me frappe, écrit-il, c'est combien cette école turque ressemble à la nôtre. » — Oui, M. le conseiller d'Etat, les classes turques où l'on applique la méthode Décroly ressemblent en effet à certaines classes de chez nous où on l'applique également. La grande différence, permettez-moi de la souligner, puisque l'admiration que vous avez trouvée dans mon article ne vous l'a pas révélée, c'est celle-ci : en Turquie, les pachas et les directeurs d'écoles normales que j'ai vus encouragent les efforts de leurs subordonnés pour rendre leur enseignement plus actif, tandis que chez nous « certaines autorités scolaires maladroites » (voyez avec quel soin je suis les conseils que vous donnez (p. 35) à M. Claparède) protestent « qu'il ne leur viendrait pas à l'idée de supposer seulement que nous n'avons rien à apprendre ou rien à prendre hors de nos frontières », mais s'expriment néanmoins exactement comme si cette conviction les obsédait, si bien que leur action sur leurs maîtres est exactement contraire à celle que j'ai louée. Vous trouvez « assez piquant » que je me rende en Turquie « pour y admirer l'école suisse à travers le tempérament turc ». Moi, je trouve assez navrant qu'il faille aller en Turquie pour éprouver aussi pleinement certaines satisfactions.

M. Borel avait rédigé un programme d'avant-garde, une inci-

¹ Il semble parfois que pour M. Borel « l'école active » soit synonyme de l'activité de l'enfant. C'est ainsi seulement que nous arrivons à donner un sens à ce paragraphe (p. 9). « On me demande quelquefois si je suis partisan de l'école active. Cette question ne manque pas de me surprendre. Elle me fait le même effet que si l'on me demandait : « Etes-vous partisan des lois de la pesanteur ? Etes-vous partisan des propriétés de l'hydrogène ? » — D'autres fois sa pensée reste obscure quoi qu'on fasse : « Certaines données de la psychologie rentrent dans ce qu'on a convenu d'appeler « école active » (p. 58).

² Du 10 mai 1930.

tation à marcher. C'est une déception de lire sous sa plume un article qu'accompagne en sourdine ce leit-motiv trop connu : « Il n'y en a point comme nous ¹. Nous sommes bien, tenons-nous y. » Mais M. Borel n'a pas dit encore sans doute son dernier mot.

PIERRE BOVET.

BATEAUX

Neuchâtel, 24 octobre 1930.

Nous vivons à l'école de très beaux jours de travail enthousiaste.

Après le cortège des vendanges, les enfants arrivent tout remplis de ce qu'ils ont vu, ils racontent, racontent, s'exclament, ils y sont encore. Après avoir « pris part » un moment, je dis : Qui va maintenant raconter avec ses yeux, avec ses doigts ? — Moi je veux le dessiner, moi je veux de la terre glaise pour faire le temple avec les colonnes. — Moi aussi.

Un groupe de garçons veut du carton pour l'*Industriel*, « le bateau Suchard d'autrefois ». Cette idée plaît à tous les garçons (sauf trois), ils se servent dans la « caisse à cartons », ils se mettent au travail, ils se consultent, ils s'aident, ils combinent, c'est une joie de voir leur enthousiasme. Un nerveux que j'ai de la peine à fixer reste trois jours à la *bûche*, il est complètement pris ; un petit, encore maladroit, essaie, imite, recommence ; il est émouvant.

Au bout d'un moment, ces constructeurs ont modifié leur première idée ; ils font des bateaux de maintenant, des vrais, de ceux du lac. Allez-y mes amis.

Les fillettes et la maîtresse viennent admirer et critiquer : Le plus beau, c'est celui de Serge, il n'oublie rien.

— Tiens ! François a pensé aux fenêtres.

Serge : Oui, aux hublots.

Oscar : On ne peut pas penser à tout.

— C'est vrai, c'est difficile de se souvenir.

Pierrot : Il faudrait voir un bateau.

— Si nous allions au port ?

Tous : Ça y est. — Et on y va... comme on a oublié des choses ! Le bateau est pointu à l'avant, arrondi à l'arrière, il est couvert à l'arrière, découvert à l'avant — et les bouches à air ! et la cloche ! et le canot de sauvetage... Le lendemain, les bateaux sont transformés, complétés ; Pierrot veut aller construire le sien au port même, avec tout son matériel ! — Il fait trop froid, malheur ! (sans ça pourquoi pas ?) Eh bien, il ira voir souvent, à quatre heures, il y entraîne sa maman, il y va un jour de congé, il y conduit René qui se souvient mal.

— Allons-y tous encore une fois et nous entrerons, nous regarderons tout, tout. — Visite complète de l'*Yverdon* ; on reste longtemps dans la chambre des

¹ M. Borel, qui reproche à M. Ferrière et à M. Claparède de ne pas connaître l'école suisse, affirme que la « suppression des châtimens corporels est une nouveauté tellement ancienne, tellement entrée dans nos mœurs que nous ne nous apercevons même plus qu'elle existe » ; et il rabroue Mlle Descœudres à ce sujet. — Qui trompe-t-on ici ? (J'en appelle à mes interlocuteurs de Vaumarcus cet été, à ceux de Romont l'an dernier et à bien d'autres.)

machines, on voit pomper l'eau du lac dans la chaudière, faire le feu ; le bateau ne part que le lendemain matin, mais pour chauffer 7000 litres d'eau, pour la faire bouillir il faut du temps ! — C'est qu'il faut de la vapeur pour faire marcher ce grand bateau ; on interroge le mécanicien : d'où vient-elle, cette vapeur ? où passe-t-elle ?

— Si seulement ça marchait ! — On reviendra quand le bateau marchera.

Nos bateaux avancent, on y travaille avec ardeur ; les filles entraînées s'y essaient ; les unes construisent en carton, d'autres modèlent des barques. André, entraîné lui aussi, construit un grand bateau avec les blocs.

Et on lit : *Qui sait faire un beau bateau ?* on répond par écrit — on lit encore et on chante :

« Il était un petit navire,
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué... »

On lit aussi et on chante :

« Ho, hi, ho, ho, hi, ho, joyeux sur son bateau, le batelier voyage..., etc. »

Les vacances des vendanges n'interrompent pas cet intérêt : à la rentrée on continue à construire. Un jour, Jean-Claude dit : « Il faut un lac pour nos bateaux, moi, demain, je fais le lac de Neuchâtel. »

Pierrot, Oscar, Maurice : On le fait avec toi.

Maurice : Il faudrait un grand lac, une grande place, toute l'école.

— Je la préparerai pour demain.

— Ça y est ! on pousse les bancs, on vous aide !

Oscar : Ce n'est pas le tout ! avec quoi faut-il faire les bords ?

Plusieurs : Avec les blocs, ça n'irait pas ! — Réfléchissons jusqu'à demain.

Le lendemain : Avec des cailloux, qu'en dites-vous ?

— Oui, oui, ce sera les rochers du bord et on mettra aussi du sable, allons chercher des cailloux. Grande animation, on commence le lac, mais c'est difficile sans le voir ; du port, on n'en voit qu'un « petit bout ».

— Oh ! conduisez-nous faire le tour du lac en canot-moteur !

— Aujourd'hui, impossible, le lac est agité, il fait froid et c'est très cher. Mais allons au Crêt-du-Plan, de là-haut on le verra déjà bien notre lac et demain nous irons à Chaumont. Et nous y fûmes...

— Comme il a des pointes ce lac !

— Il faudra le faire allongé.

— Là-bas c'est la Thièle et la Broye, il faudra les mettre à notre lac.

La maîtresse s'exclame aussi sur ce qu'elle voit...

Et maintenant un beau lac de Neuchâtel occupe un côté de l'école, l'eau est en papier bleu ; pour faire la Thièle et la Broye, Maurice mesure si son bateau peut y passer... Comme on ne se « souvenait » pas assez bien, une maman a apporté une belle carte en relief, intérêt de nos géographes, la carte est au milieu du lac, on s'agenouille à tout moment pour la consulter, car il faut calligraphier de beaux écriteaux pour les ports du lac : on discute en plaçant les écriteaux.

— Mais tu mets Neuchâtel en face de Cudrefin ! Cudrefin est bien plus vers la Broye, tiens, regarde.

— Ah oui ! voilà, en face de Portalban, Neuchâtel.

— Et la Tène, il faut la faire, avec la jetée de la Thièle.

— Faut pas oublier le Seyon, etc., etc.

Un jour de beau temps enfin nous permet d'aller en bateau à vapeur jusqu'à Chevroux, en vrai bateau à vapeur qui marche. — C'est un beau voyage qui entretient le zèle de nos constructeurs et de nos géographes.

Voilà trois semaines que ça dure. Toute l'école, même ceux qui dessinent des feuilles d'automne ou qui écrivent des « farces », tous suivent avec intérêt ce beau travail ; les « grands » viennent voir ; ils admirent, félicitent, critiquent, leur jugement est attendu avec impatience.

Ce n'est pas fini : on a de longues conversations avec M. Roulet du port, il nous conduira dans son chantier, à la Maladière ; on a l'adresse d'un constructeur de bateaux à Marin ; M. Savoie-Petitpierre nous promet sa belle carte des poissons du lac.

D'intéressantes questions se posent :

« Le premier, premier bateau ? »

« Pourquoi les bateaux flottent ? » (Question Piaget.)

Que de portes ouvertes !

G. BOSSERDET.

LE RAYONNEMENT PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE IL Y A CENT ANS ¹

L'on fait chez nous très peu d'histoire de la pédagogie. Ayant été invité, il y a quelques années, à passer en revue l'ensemble de la production pédagogique de la Suisse romande ², c'est à peine si, sur 102 numéros, nous en avons trouvé sept ou huit qui ressortissaient à l'histoire, et les trois quarts de ces huit ouvrages portaient sur l'histoire contemporaine ! Le splendide ouvrage de Jules Le Coultre sur Mathurin Cordier était presque la seule chose que l'on pût citer. Depuis, sans doute, le centenaire de Pestalozzi nous a valu un beau livre et pas mal d'articles.

Il y a pourtant bien des figures intéressantes à faire revivre et des débats curieux à évoquer. A reprendre en détail les méthodes qui, il y a cent ans, faisaient fureur chez nous, nous n'y gagnerions pas seulement de savourer mieux certains albums de Tœpffer ; nous mesurerions le chemin parcouru et jugerions avec plus de pertinence le travail de nos devanciers.

Pendant les années qui suivent la Restauration de 1815, l'admission de Genève et de Neuchâtel dans le corps helvétique, quelle activité pédagogique chez nous ! Pestalozzi à Yverdon, Fellenberg à Hofwyl, le père Girard à Fribourg, sans parler des instituts de Tœpffer à Genève et de Naville à Vernier. Les visiteurs affluent de tous les pays et l'influence de la Suisse est immense.

En ce qui concerne la Grèce, deux courants surtout paraissent avoir agi sur ses premières écoles : Hofwyl et l'enseignement mutuel.

¹ A propos d'une thèse de doctorat tout récemment présentée à l'Université de Genève par M. Grégoire Petrondas : *Capodistrias et Eynard. Leur œuvre éducative pour la régénération de la Grèce.* (Imprimerie du Journal de Genève.)

² *La littérature pédagogique de la Suisse française jusqu'à la fin de 1925* (depuis 1909 environ) dans les *Internationale Jahresberichte für Erziehungswissenschaft* de Rudolf Lehmann.

Pour Hofwyl, M. Petrondas rappelle très heureusement que Capodistrias, en 1814 déjà, avait présenté à l'empereur Alexandre un « rapport sur l'établissement de M. Fellenberg » qui valut au patricien bernois l'ordre de saint Vladimir. Si je ne me trompe, c'est Pictet de Rochemont qui a dû rendre attentif à l'effort de Hofwyl le futur président de la Grèce. Celui-ci cite un article de Pictet dans la *Revue britannique*, et ce fut Pictet qui s'occupa de publier une deuxième édition augmentée du rapport au tsar.

Capodistrias paraît s'être inspiré de l'exemple de Fellenberg, en même temps que de celui de Dombasle à Roville, lorsque plus tard il créa à Tirynthe la ferme-modèle à laquelle s'intéressait Eynard. En proposant d'instituer en Grèce une fête de la pomme de terre, au cours de laquelle chacun serait invité à planter un tubercule, Capodistrias reprenait (comme M. Chapuisat l'a fait remarquer) une idée de Pestalozzi pour qui la plante de Parmentier était la « plante du salut public ».

Pourtant les idées ancien régime de Fellenberg, l'école des pauvres à côté de l'école des riches, chacune élevant les enfants pour la condition à laquelle la Providence les a destinés, n'étaient pas destinées à triompher. Les idées plus généreuses de l'« enseignement mutuel » les complétèrent avant de les supplanter. Il est piquant de voir quel appui cette méthode, attaquée alors à la Chambre des députés comme destructrice du trône et de l'autel, trouva chez tous les diplomates suisses du Congrès de Vienne.

La première des écoles mutuelles organisées en Suisse fut, nous dit Daguët, celle du père Girard à Fribourg en juin 1816. Mais plusieurs mois auparavant Pictet de Rochemont s'était déjà adressé à Paris à la Société pour l'instruction élémentaire dont il était un des associés étrangers. Le 10 janvier 1816 on y lit, en séance générale, une lettre de lui demandant qu'on « lui envoie un sujet capable d'exercer à Genève la place de maître dans une école qu'il se propose de fonder ». Quand, à sept mois de là, le Dr Bell lui-même arriva à Fribourg et qu'à la vue des élèves du père Girard, il y poussa ce cri où le bon cordelier vit le plus beau des éloges : « C'est une école de Madras ! », c'était une lettre de Pictet de Rochemont qui l'avait introduit dans les petites écoles. D'Ivernois aussi est dans les fondateurs de l'école mutuelle de Genève. Laharpe patronne celle que Frossard va ouvrir à Lausanne. Enfin, l'étude de M. Petrondas montre quelle place Eynard et Capodistrias font à l'enseignement mutuel dans la régénération de la Grèce.

C'était, il faut le reconnaître, la méthode idéale pour les peuples sans ressources. Les brochures du temps établissent des budgets qui font revenir l'instruction d'un enfant à 2 ou à 4 francs par an. Ne permettait-elle pas, cette méthode admirable, de confier à un seul maître jusqu'à mille élèves ? En fait, il n'y a pas d'autre limite au nombre d'enfants que peut instruire un seul maître, que les dimensions du local. Vers 1830, à Genève, le pasteur Dufour, de Satigny, formula les premières objections et opposa (déjà) la lecture globale et la liberté à la syllabation et à la contrainte.

Mais le véritable effort d'Eynard et de Capodistrias en matière éducative est indépendant et de Hofwyl et de Madras. Il se manifeste par la sollicitude

du philhellène genevois à recueillir les orphelins grecs et à leur procurer un foyer. Il est saisissant de constater comment, à un siècle de distance, l'histoire s'est ici répétée. Tous les amis du Foyer arménien de Begnins, tous les admirateurs des Léopold Favre et des Krafft-Bonnard liront avec émotion les extraits de lettres cités par M. Petrondas. En voici un encore. C'est Capodistrias, déjà nommé à la présidence de la Grèce qui, de Berlin, le 27 juillet-8 août 1827, écrit à un Grec de Cracovie, le D^r Typaldos :

« Je vous propose d'accepter la place de chef et de directeur de cet établissement. A cet effet, vous vous donneriez la peine de vous rendre sans délai à Genève pour arrêter avec ces Messieurs [Humbert, Chenevière, Munier] la place et le devis de cet établissement que je verrais volontiers à Plainpalais. Il faudrait réduire la dépense aux termes les plus modiques.

» Les frais seraient :

» La maison, la nourriture des élèves pauvres (les autres y seraient comme en pension), l'entretien d'un directeur, celui d'un prêtre qui serait à la fois maître de langue grecque, celui enfin de deux autres maîtres, l'un pour le français, l'autre pour l'allemand et l'arithmétique. Les élèves capables d'une instruction supérieure profiteront des établissements publics ; ceux qui se voueraient aux arts et aux métiers seraient également placés à peu de frais dans les ateliers du pays.

» La maison devrait être assez grande pour loger les directeurs, les Grecs de service, parmi lesquels Ktor occuperait la place de doyen, une petite chapelle, une chambre pour le prêtre et des dortoirs pour douze élèves. S'il y en avait un plus grand nombre et qu'ils fussent d'âge convenable, on les placerait dans le voisinage, dans des chambres qu'on louerait. »

Ce souci d'assurer aux orphelins un endroit où ils pussent s'instruire sans se dénationaliser, se double chez Eynard comme chez Capodistrias d'un intérêt touchant pour les besoins personnels de chacun de ses protégés.

Napoléon, ni Cavour ne virent jamais Rome ; Eynard ne vit jamais Athènes ni la Grèce ; son nom y est pourtant aujourd'hui encore aussi populaire que celui de n'importe quel héros hellène. A lire M. Petrondas, on comprend que le secret de cette influence, ce n'est pas dans le coffre-fort du banquier genevois qu'il faut le chercher, mais dans son cœur.

M. Petrondas a travaillé d'après des documents imprimés ; il a puisé au Musée britannique, dans les journaux du temps. Il n'a malheureusement pas toujours copié ses textes avec exactitude ; beaucoup de fautes déparent son étude. Nous ne serions pas surpris qu'un autre, plus soucieux que lui du détail pittoresque, ne trouve en recourant aux lettres inédites de l'époque et aux archives locales de quoi étoffer encore l'image qu'il a fait surgir devant nous de ces hommes d'il y a cent ans dont l'influence porta si loin le renom de la pédagogie suisse.

P. B.

TEST D'ARITHMÉTIQUE

(Additions et soustractions)

Le plan d'études genevois prévoit pour la première année d'école primaire (7 à 8 ans) l'étude en arithmétique de l'addition et de la soustraction.

Nous avons cherché à étalonner un test portant sur ces opérations, au point de vue de leur technique seulement et permettant de se rendre compte à la fin de l'année scolaire de la force relative des élèves à cet égard. Nous n'avons pas à justifier ici la valeur d'un tel instrument de travail qui peut être utilisé aussi bien à la fin de l'année scolaire pour évaluer le rendement de l'enseignement qu'au début de la seconde année comme test de diagnostic pour dépister les élèves faibles en calcul et pour se faire une idée précise du genre des fautes commises, donc des difficultés qui arrêtent les enfants. La connaissance de celles-ci permet de donner un enseignement approprié.

Le test définitif a été établi à la suite de trois essais successifs pour obtenir d'une part, une gradation constante des difficultés, d'autre part, une dispersion suffisante des résultats. Il est composé de 25 additions et 30 soustractions :

Additions.

- 5 additions de 2 nombres de 2 chiffres chacun, sans retenue.
- 3 » semblables avec une retenue.
- 2 » avec deux retenues.
- 5 » de 3 nombres à deux chiffres avec retenues.
- 5 » de 2 nombres de 3 chiffres.
- 5 » de 3 nombres de 3 et 4 chiffres.

Soustractions.

- 5 soustractions de nombres à 1 chiffre sans emprunt.
- 5 » d'un nombre à 1 chiffre soustrait d'un nombre de 2 chiffres sans emprunt.
- 5 » de nombres de 2 chiffres sans emprunt.
- 5 » de nombre de 2 chiffres avec un emprunt.
- 10 » de nombres à plusieurs chiffres avec emprunts multiples.

La gradation des difficultés permet facilement, lors de la correction, de savoir quelle est la nature de l'obstacle qui a arrêté l'enfant.

Le test a été étalonné sur des travaux d'élèves des écoles du Mail, de la Roseraie, de la Cluse, de Malagnou et de la rue H. de Senger, donc dans des quartiers divers qui reflètent le milieu de nos écoles primaires.

Technique.

Les feuilles remises aux élèves, la maîtresse explique : « Nous allons faire un petit match pour savoir qui calcule le mieux et le plus vite. Dès que vous aurez terminé, vous m'apportez les feuilles. »

Il est accordé 15 minutes aux enfants pour les opérations de chaque série; Il est indiqué de ne pas les donner les deux le même jour.

Le test vaut pour l'âge moyen de la classe : il n'a été retenu au dépouillement que les feuilles d'enfants nés en 1922 et dont les âges variaient par conséquent de 7 $\frac{1}{2}$ ans à 8 $\frac{1}{2}$ ans au moment du test.

Nous avons essayé d'établir dans les mêmes conditions des tests de remplacements pour faciliter le contrôle à différentes époques de l'année.

Nos résultats nous permettent de dire que les barèmes de corrections demeurent valables si, en gardant dans chaque série l'ordre des difficultés et le nombre des opérations se rapportant à chacune d'elles, on change les nombres.

Additions.

14	53	56	62	75
+ 23	+ 42	+ 41	+ 27	+ 14
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
26	17	39	68	78
+ 47	+ 53	+ 19	+ 57	+ 28
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
36	24	13	37	24
23	27	44	20	16
+ 42	+ 15	+ 38	+ 15	+ 58
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
135	218	145	570	169
+ 318	+ 109	+ 393	+ 337	+ 714
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
143	332	253	1091	1005
521	706	727	3989	7875
+ 735	+ 217	+ 290	+ 5725	+ 1480
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>

Soustractions.

6	9	8	7	5
— 2	— 4	— 5	— 2	— 4
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
19	38	57	98	26
— 6	— 7	— 3	— 6	— 6
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
27	80	75	38	26
— 14	— 30	— 54	— 18	— 20
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
65	53	26	34	45
— 18	— 24	— 19	— 16	— 17
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
194	146	115	124	101
— 76	— 28	— 95	— 37	— 99
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
1091	2643	1480	2394	2495
— 969	— 1789	— 1074	— 1989	— 989
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>

Barèmes (7 ans $\frac{1}{2}$ -8 ans $\frac{1}{2}$).

Additions	Garçons	Filles	Soustractions	Garçons	Filles
100	25	25	100	30	29
75	22	23	75	24	23
50	18	20	50	19	20
25	13	13	25	13	15
0	0	1	0	1	0

R. HODEL et R. DOTRENS.

L'ÉDUCATION DE L'ADOLESCENT PAR LA COMPOSITION LIBRE¹

Fils d'un ecclésiastique populaire en Roumanie, M. Muresanu, professeur de roumain dans son pays, est venu à Genève, à l'Institut Rousseau, pour lier en un faisceau les expériences de son temps d'éducateur.

Son ouvrage, qui lui a valu le titre de docteur ès lettres à l'Université de Genève, comprend trois parties : I. *Le rôle du maître* que ces trois verbes résument : connaître, stimuler, discipliner. II. *La psychologie de l'adolescent* III. *La méthode*.

S'inspirant des moyens éducatifs mis en pratique par son père qui vivait au milieu des paysans, assistait à leurs divertissements et savait les encourager en prenant part à leurs joutes littéraires, M. Muresanu a laissé travailler librement ses élèves tout en les stimulant : collaboration de tous les instants entre les élèves et le maître. Puis il a étudié les nombreux travaux spontanés qui lui ont été livrés, afin d'arriver à préciser la psychologie de l'adolescent. Il distingue trois stades : premier stade de 11 à 14 ans, les compositions rentrent dans le genre dramatico-didactique ; deuxième stade, les compositions sont lyriques ; troisième stade, les compositions revêtent un caractère lyrico-épique. Mais l'auteur, remarque que ces « limites d'âge ne sont pas rigides. Les manifestations dramatico-didactiques se continuent parfois après 14 ans. »

Les compositions *dramatico-didactiques* originellement écrites en roumain et dont M. Muresanu nous donne les traductions, consistent en épigrammes et correspondent à une période essentiellement combative. Il convient de préciser le sens de « composition libre » : ce qui est libre, c'est le choix du sujet dans une certaine limite, mais le modèle de l'épigramme a été mis sous les yeux des élèves par le maître dans une leçon de lecture expliquée. Quand les exemples commentés ont provoqué une certaine émulation dans la classe, voyons comment le maître oriente en répondant :

— Nous est-il permis de commencer à faire des épigrammes ?

Le maître :

— Bien sûr.

— Contre qui ?

— Contre vos propres défauts.

— Pouvons-nous aussi en faire contre nos camarades ?

— Oui, mais avec tact et bonté.

— Est-il permis de faire des épigrammes sur les professeurs ?

— Non. Mais si vous y tenez beaucoup, essayez sur votre professeur de roumain. (C'est donc l'auteur de la thèse lui-même.)

On voit à quel point l'éducateur tout en laissant la liberté du choix du sujet, inspire, dirige, tient en main l'orientation de cette précieuse liberté qu'il accorde à sa classe.

De l'épigramme, l'enfant s'élève peu à peu à la fable, souvent composée en collaboration avec d'autres écoliers. L'auteur en donne de charmants exemples.

¹ Un volume de la *Collection d'actualités pédagogiques*, Neuchâtel 1930, 207 p. in-8°.

Au deuxième stade apparaît la période des compositions *lyriques*. Si le garçon de 12 à 14 ans extériorise sa vie par ses jeux ou par ses combats, l'adolescent de 15 à 18 ans fuit la société, se retire dans la lecture qui nourrit ses rêveries. Les titres des travaux de cet âge à eux seuls sont suggestifs : *Moments tristes, Dans le Berceau argenté, A la mère, Vers les sommets*.

Au troisième stade, des tendances réalistes se manifestent. Le jeune homme ne se contente plus d'exprimer des sentiments ; il y ajoute la narration, dit l'auteur : stade *lyrico-épique*, le terme épique étant pris au sens original de récit (epos = récit.). M. Muresanu cite d'intéressantes compositions d'imagination et d'observation écrites par des élèves de 16 ans : *Deux cœurs, Tzigane et chien, Chez le percepteur, La sorcière*.

D'autres chapitres du livre sont consacrés à la traduction libre, aux compositions qui deviennent des productions orales dans des soirées organisées par les élèves, ou des productions écrites dans leur revue collégienne. L'auteur achève cette deuxième partie en esquissant une psychologie de l'adolescent basée sur ses expériences, sur les conclusions tirées de nombreuses compositions. Si l'enfance « sert à jouer et à imiter » (Ed. Claparède), écrit-il en substance, l'adolescence *sert à jouer et à créer*. « Après la *génialité*, ou besoin de création c'est l'*originalité* qui révèle une autre tendance de l'adolescent. Elle diffère de celle de l'âge mûr. Malheureusement on n'apprécie jamais assez cette originalité des jeunes. Nous avons la manie de la juger à notre mesure d'adulte rassis. Et pourtant elle représente des valeurs chères à l'adolescent. »

Ces lignes donnent la tonalité du beau livre de M. Muresanu, livre qui est un éloquent et chaleureux plaidoyer en faveur de l'adolescent, de ses besoins trop souvent méconnus et refoulés ou comprimés par l'étroitesse des vieilles routines incompréhensives. L'enthousiasme d'un poète-éducateur vibre tout au travers de cet essai né des intuitions d'un praticien de talent. Comme elles concordent, de façon générale, avec les conclusions des théoriciens et des savants qui, à l'Institut des Sciences de l'Éducation se vouent à l'étude de l'enfance, l'auteur a pensé pouvoir déduire une méthode de la composition libre fondée sur la psychologie de l'adolescent. Elle serait soumise aux phases « de conception du travail créateur, — de germination, — d'expression, — de consécration, — de socialisation, — de spiritualisation ». Ces derniers chapitres renferment beaucoup de choses, à la fois nouvelles — très nouvelles pour les milieux demeurés servilement attachés à l'école traditionnelle — et vieilles comme le monde, comme la vérité, comme les lois essentielles déjà accréditées en d'autres milieux rénovés, ou demeurés vivants par saine tradition, comme cela se voit aussi par-ci par-là. L'unité de cette partie où abondent les suggestions variées tient tout d'abord à la personnalité de l'auteur douée d'une capacité de réaction prompte et vive à tout ce qui vient à lui, dans le même moment que son regard embrasse un horizon étendu. Dans le seul chapitre consacré à la phase de conception de travail créateur, l'auteur, après avoir posé les conditions générales de la méthode : collaboration pédagogique internationale afin d'atteindre à des résultats complets, et activité continue du maître créant un milieu dynamique en opposition au milieu statique établi, se résume : *L'amour d'une chose prélude au travail créateur ; sans émotion,*

pas de composition. « Mais comment faire naître l'émotion si le maître en est incapable lui-même ? » demande M. Muresanu. A quoi il répond : « Nous pensons que la collaboration d'un artiste (par exemple une fois par mois) est extrêmement utile à l'école ». On le voit, les idées sont là pour répondre aux objections et pallier aux manques éventuels !

Quant aux élèves, il faut les entourer de « suggestions créatrices », d'un *triangle de vie* formé des trois lignes de la nature, de la société, de la culture. Le système existe à Oxford où l'élite en bénéficie ; l'auteur le réclame pour tous, pour ceux qu'on laisse « croupir dans le triangle de la mort ».

Cherchant à faire comprendre sa méthode, il ajoute : « Dans notre système, point d'ordre. C'est le cœur qui s'ouvre « jusqu'à ses entrailles », suivant les lois de la nature », donc absence de contrainte méthodique ; aussi ne cherchons pas dans ces pages une étude analytique minutieuse serrant de près les données du problème, ainsi que nous y sommes habitués par la technique de notre science d'Occidentaux. Non. Mais on y trouvera les intuitions d'un homme au jugement large, qui voit grand, juste, et des idées, beaucoup d'idées, entre autre celle d'une olympiade culturelle internationale. « La fête aurait lieu tous les quatre ans. Et grâce à cette olympiade internationale, chaque jeune homme peut devenir un moment créateur dans cette immense collectivité humaine. Le voilà entré, par son travail, dans la vaste arène de l'esprit. C'est alors qu'il se verra réellement citoyen et de son pays et de l'humanité, honneur qui, sa vie entière, lui imposera des obligations envers cette même humanité. Par ses expériences, sa personnalité deviendra un caractère, c'est-à-dire une volonté de réaliser par l'énergie nationale les grands buts de l'humanité. »

On le voit, les ambitions du maître psychologue-éducateur ne connaissent pas de limites. C'est à la formation de toute l'humanité qu'il pense en s'occupant de celle de l'adolescent.

Un esprit suisse romand pourrait désirer plus de précision technique dans l'analyse comme dans l'exposé pratique de la méthode. Néanmoins il est fort heureux que M. Muresanu ait traité son sujet en lyrique, en enthousiaste, en poète convaincu, davantage qu'en savant appliqué : sa vocation étant d'éveiller la sensibilité artistique des adolescents, on peut dire que sa thèse est une démonstration de ses aptitudes de praticien ; et une confirmation du fait que cette aptitude à éduquer relève de l'art avant que d'appartenir à la science.

Pionnier de l'éducation, il nous fait comprendre qu'une œuvre nécessaire splendide est à accomplir, la libération des meilleures forces vives de la jeunesse, afin de lui permettre d'atteindre à l'expression d'elle-même.

« Créer c'est pour l'adolescent, comme pour le poète, un moyen de s'adapter à un univers plein de beauté. L'incapacité de s'adapter signifie la mort. La création est donc, pour le jeune homme en général et, en particulier, un second stade de l'adolescence, un besoin vital. On crée, non seulement par abondance d'énergie ou par joie, mais par *besoin de vie*. Vivre, c'est dans ce stade, non seulement créer, mais s'affirmer encore selon les besoins profonds et spécifiques, s'affirmer en toute liberté. »

L'Education de l'adolescent par la composition libre nous présente les très

beaux résultats obtenus par un entraîneur qui réussit à faire surgir la vie autour de lui parmi les élèves qui lui sont confiés. Un peu de ce pouvoir se transmettra à ceux qui prendront la peine de le lire.

BERTHE PFENNINGER.

CHRONIQUE DE L'INSTITUT

Un mois avant la rentrée nous avons eu le chagrin de perdre un des plus vieux amis de l'Institut, M. le professeur **Adrien Naville**, qui fut pendant toute la première période de la vie de notre Ecole membre de son Conseil d'administration, avec MM. Milloud et Cellérier, pour ne nommer aujourd'hui que ceux qui ne sont plus. A mainte reprise il nous marqua un intérêt vraiment paternel dont nous lui gardons une vive gratitude. La bonté était, avec le souci de penser clairement, la caractéristique dominante de cet homme modeste. Il était un vieil abonné de l'*Educateur*, et chaque année remettait à notre bibliothèque la série soigneusement ordonnée de ses numéros que nous étions heureux de posséder à double pour nos élèves. Nous avons dit à son fils, le Dr François Naville, qui fut, lui aussi, un de nos premiers collaborateurs, la part très personnelle que nous prenions à son deuil.

Au moment de rédiger cette chronique nous parvient la nouvelle d'une autre mort qui nous frappe, celle du pasteur **Paul Doumergue**, de Paris, fondateur et directeur de *Foi et Vie*. C'était, lui aussi, un vieil et bon ami de notre maison, qui lui dut d'être présentée au public parisien, à la Sorbonne d'abord pendant la guerre, puis dans l'Ecole de Service social qu'il avait fondée, place des Vosges, et transportée boulevard Montparnasse. Plusieurs fois les conférences qu'il nous demanda s'élargirent même en *Semaines de l'Institut J. J. Rousseau*. M. Doumergue excellait à y réunir des hommes et des femmes que nous avions plaisir et profit à rencontrer, des professeurs de Sorbonne, des élèves des Ecoles normales, des travailleurs sociaux. Nul mieux que M. Doumergue n'a suivi la devise qu'il avait choisie, celle qu'il a mise en titre à son testament spirituel : *Servir*.

Le début de notre 19^e année a été particulièrement plein. Une trentaine d'élèves nouveaux, plus une vingtaine de stagiaires de l'Etat, autant d'élèves de l'Ecole des Unions chrétiennes, sans compter le contingent des anciens... notre grande salle s'est trouvée toute pleine dès le premier jour, le 27 octobre.

Toujours une vingtaine de pays différents. L'Ecuador figure pour la première fois sur notre liste. La Pologne nous a envoyé une dizaine de boursiers de l'Etat, professeurs de l'enseignement secondaire.

Il ne manquait que M. Claparède retenu au Brésil par la guerre civile. Grâce à l'obligeance de MM. Baudouin et Walther, nous avons occupé de notre mieux une partie des heures que son absence laissait libres. M. Claparède a heureusement repris son enseignement le 18 novembre.

Le Dr Adrien **Boucart** nous a fait sur l'*éducation au Mexique* une causerie très attachante, le 4 novembre. Le 27, c'est M. **W. Lutoslawski** que nous avons eu le privilège de posséder pour la soirée. Il nous a entretenus de sa *classification des systèmes philosophiques*.

Le 5, nous avons convié les éducateurs à une séance de recueillement pour nous associer à la *Semaine de la Paix*. Nous y entendîmes Mme Aloys Gautier, M. Mathil, M. Muresanu, Mlle Butts, dont les allocutions furent coupées de fort belle musique, et nous terminâmes en chantant ensemble l'*Hymne à la joie* de Beethoven avec les paroles de Bouchor.

Plusieurs groupes de visiteurs sont venus jusqu'à nous : avant la rentrée encore, l'Amicale des écoles enfantines du Canton de Vaud attirée par la Maison des Petits ; le 7 novembre, une classe de l'Ecole normale d'institutrices de Bourg ; le 21, quelques maîtresses de l'Ecole Nouvelle de Chiètres sur Bex.

Nous nous sommes nous-mêmes transportés plusieurs à Delémont le 15, pour l'*Assemblée générale annuelle* de l'Association de l'Institut. Nous y avons eu un très grand plaisir, et nos collègues et amis du Jura bernois s'étaient dérangés nombreux pour entendre nos rapports, la causerie de M. Bovet sur l'Institut et celle de M. Dottrens sur la formation du corps enseignant. L'entretien qui s'engagea sur la façon dont l'Institut pourrait servir le Jura fut des plus encourageants. La séance avait été préparée par M. le professeur Charles Junod, de l'Ecole normale de Berne.

La *Conférence des éducateurs d'enfants difficiles*, réunie pour la quatrième fois, a siégé à Neuchâtel le 25 octobre. Le sujet porté à l'ordre du jour : « Les mouilleurs de lit » pouvait paraître un peu spécial aux profanes. Pour les directeurs d'établissements il est très important. Aussi a-t-on écouté avec un vif intérêt les rapports de Mme Loosli et M. Murdter sur l'état de fait, puis les exposés médicaux des D^{rs} Chable et Brantmay. Une série de communications très vivantes ont été présentées sur les principaux établissements d'éducation du canton de Neuchâtel : les Billodes, l'Orphelinat Borel, la Ruche, Malvilliers. Une très aimable réception à la Ruche clôtura cette journée, qui a eu un lendemain, car elle a valu à notre consultation médico-pédagogique des questions posées par lettre et des demandes d'examen. Les travaux sur l'énurésie paraîtront dans la *Revue suisse d'hygiène*.

Cette chronique ne serait pas complète si nous ne disions le chagrin que nous ont causé deux décisions d'ordre divers assurément, mais qui nous privent l'une et l'autre de collaborations très précieuses : celle de M. Hochstätter qui, après neuf années de travail dévoué a abandonné ses fonctions d'administrateur de notre Institut, celle de M. Albert Malche qui a renoncé à sa charge de conseiller d'Etat, président du Département de l'Instruction publique. Nous ne les perdons pas complètement : tous deux restent membres de notre Conseil. Mais les services qu'ils ont rendus à notre maison dans la période qui vient de se clore sont trop grands pour que nous puissions attendre pour leur dire notre gratitude.

Société pédagogique de la Suisse romande.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

publié par la Commission pour le choix de lectures
destinées à la jeunesse et aux bibliothèques scolaires et populaires.

Livres d'images et ouvrages destinés aux enfants au-dessous de 10 ans.

L'arche de Noé s'amuse ! Texte de J. B. Lausanne, Spes. Album cartonné 28×18 cm. 16 pages fort papier. Illustré. Prix : 2 fr.

Depuis quelques jours, Jean-Pierre boude les animaux de bois peint de sa ménagerie. Ceux-ci en conçoivent un vif dépit. Par représailles, la caravane décide de s'en aller voyager autour du vaste monde. Et l'on part aussitôt. — Le récit de cette plaisante équipée divertira nos marmots qui priseront fort les amusantes illustrations de Carlègle. G. A.

La vie des bêtes. Illustré par C. Aman-Jean. Texte de Marie Bolène. Paris, Larousse. 29×21 cm. 36 pages. Prix : 12 fr. français.

La « Vie des bêtes » ouvrira aux yeux ravis du petit enfant quelques pages du livre grandiose de la nature.

Si les bêtes ne parlent pas comme nous, elles ont leur langage cependant. Et je suis sûr que, guidés par l'auteur, M^{me} Marie Bolène, « ceux » de sept ans comprendront à merveille les balbutiements du papillon, du grillon, des fourmis. Ils rêveront aux merveilles de la création, comme y rêvent encore parfois les grandes personnes étonnées. G. A.

Le règne de Nane. Edition de la « Semaine de Suzette », par André Lichtenberger. — Paris, Gautier et Languereau. 31×23. 31 pages. Illustrations de Henry Morin. Prix : 13 fr. français.

Souveraine absolue ? Non pas ! — Pendant l'absence de sa maman, Nane devient reine du ménage de papa, de Plic et Ploc et du chat Touriri. — Grâce à son bon sens, Nane s'en tire à merveille. Puis elle fait cette constatation bizarre : c'est qu'il est plus difficile de commander que d'obéir ! — Une charmante histoire, écrite par un homme de cœur qui comprend admirablement l'enfance et qui l'aime.

G. A.

Je sais lire. — Paris, Librairie Garnier. 32 × 24,5 cm. 47 pages. Illustré.
Prix : 18 fr. français.

C'est un superbe volume cartonné renfermant des lectures et des scènes enfantines écrites par un papa. Ces vingt jolies histoires — l'une s'adresse surtout aux Alsaciens-Lorrains — gentiment troussées, bien à la mesure des petits, sont ornées de beaux dessins en couleurs de Robert Sallès.
G. A.

La famille Domino (Collection du Petit Monde), par Pierre Besbre. — Paris, Hachette. 19,5 × 14. 239 pages. Illustré. Prix : cartonné, 10 fr. français.

Les jumeaux Bellanger, Jacques et Yvonne, s'étiolent dans le giron de Mlle Delorme, tante bourrue et chagrine qui enclôt sa misanthropie dans la demi-obscurité d'un logis sans chaleur. On ne défend pas, à ces petits, de contempler — à travers les persiennes — les fleurs du parterre ; ils entonnent, parfois, mais à voix basse, les jolies mélodies chères à l'enfance ; ils soupçonnent à peine les plaisirs de leur âge et ils jouent sans rire, comme des vieux.

Mais vienne la famille Domino et tout est changé, même tante Fany qui, les yeux ouverts enfin, proclamera cette vérité : « Il ne suffit pas d'avoir de jolies fleurs, il faut encore savoir les cultiver. »
G. A.

Ouvrages destinés aux enfants de 10 à 16 ans.

Etrennes pour les enfants. — Etrennes pour la jeunesse. — Lausanne, Payot et Cie. Deux brochures illustrées de 31 et 32 pages. Prix : 30 centimes l'une.

Nous saluons ces « Etrennes » qui bientôt seront distribuées à nos enfants au soir lumineux de la Noël toute prochaine. — Félicitons la librairie Payot, qui continue, avec le souci constant du bien-être moral de notre jeunesse, la publication de ces bonnes et belles pages dans la tradition de ceux qui les créèrent, il y a soixante ans environ. Les parents les liront, eux aussi, avec joie et non sans émotion : ne vont-elles pas leur rappeler, en effet, les Noël paisibles de leur insouciant enfance ?
G. A.

Almanach Pestalozzi 1931, recommandé par la Société pédagogique de la Suisse romande. — Lausanne et Berne. Payot et Cie ; Kaiser et Cie, 2 éditions : une pour garçons ; une pour jeunes filles. 14,5 × 10. 287 pages. Illustré. Prix : 2 fr. 50.

Une étude succincte de l'ornement dans les civilisations antiques, des reproductions en couleurs des chefs-d'œuvre de maîtres anciens initieront nos enfants à la beauté d'un art élevé. Des jeux divers et des concours de dessin et de découpage leur sont proposés. L'édition de 1931 est riche encore d'articles sur des sujets d'actualité, de science ou d'histoire. Elle contient quelques portraits et des biographies d'artistes. L'illustration est soignée ; notons en passant les planches qui retracent par l'image huit aspects de la Suisse préhistorique. —

Ces 287 pages témoignent éloquemment du scrupule des éditeurs de donner à notre jeunesse un moyen efficace de développement intellectuel et de saine distraction. Cette XXII^e édition est aussi pour l'étude un auxiliaire abondamment documenté, un fidèle conseiller.

G. A.

Almanach pour tous 1931. — Genève, J. H. Jeheber. 18 × 24. 70 pages. Illustré, huit planches hors-texte. Prix : 1 fr.

Des contes, des anecdotes, des relations de voyage, des articles scientifiques sont signés de noms connus : Roux-Champion, J. O. Curwood, Hiltbrunner, l'astronome Morice, Ed. Fellenberg. — Elie Moroy y salue les septante-huit ans du peintre Albert Gos et célèbre avec enthousiasme l'art méticuleux de ce viril amant de l'Alpe. L'œuvre de Louis Pasteur est esquissée en quelques colonnes. On retrouve dans l'« Almanach pour tous » de 1931 les qualités qui ont fait la fortune méritée de ses devanciers.

G. A.

Le Yacht mystérieux (Bibliothèque de la Jeunesse), par Henry de Gorsse. — Paris, Hachette. In-8°, 80 pages. Illustré. Prix : 4 fr. français.

On avait cru tout d'abord que la petite Nadia avait été enlevée par une bande de romanichels que l'on avait aperçus, quelques jours auparavant, rôdant aux alentours du parc : mais l'enquête révéla que ces nomades ne devaient pas être accusés d'un pareil crime et que l'auteur de l'enlèvement, ou du moins son instigateur, ne pouvait être que le frère cadet du prince Serge, le prince Boris Ipanoff.

Le dévouement du brave Toinet, le petit pêcheur des Sardinières, ses périlleuses recherches dans un monde spécial et dangereux, font découvrir enfin l'enfant volée et le mobile qui a poussé un misérable à accomplir son acte monstrueux.

G. A.

Le grand serpent de mer, par Guy Mayviel. — Paris, Armand Colin. 225 pages. Illustrations par Y. Beghin. Prix : 8 fr. français.

Il y a deux espèces de serpents de mer : on peut prendre un sous-marin spécial pour un de ces grands ophidiens, s'y faire emprisonner et parcourir l'intérieur des mers. C'est l'aventure arrivée à quelques-uns des personnages du livre. Mais en observant ces milieux mystérieux, on peut arriver à contempler le combat de deux serpents de mer, des vrais, et la description de ce duel fantastique nous est faite dans ce livre avant qu'elle ne paraisse dans le « Monde iconographique » de Paris.

Autour du fait principal : description de pays asiatiques, aventures passionnantes, un très bref roman. C'est du Jules Verne, mais plus plaisant, plus badin. En somme, un très bon livre que nos garçons du degré supérieur dévoreront.

W. B.

En survolant l'Atlantique, par Norbert Sevestre. — Paris, Hachette. In-16, 256 pages. Illustré. Prix : cartonné, 5 fr.

Orlis et Gérôme, deux aviateurs français viennent sur l'*Alpha*, de battre le record New-York-Paris - Paris-New-York, doté d'un prix de 100 000 dollars. Gérôme, du moins, a atterri dans les délais voulus. Car, en route, une panne de moteur les a mis aux prises avec un étrange

submersible, au service de la contrebande d'alcool. Miss Evelyn, la propre fille du directeur des services de la prohibition est capitaine du bateau-pirate. Elle favorise l'évasion de Gérôme et de son *Alpha*, mais retient Orlis prisonnier. Gérôme est, de ce fait, en fâcheuse posture. La justice new-yorkaise l'inculpe de l'assassinat de son ami, dans le but d'accaparer la prime. A la suite de terribles conflagrations, de sanglantes aventures, où le couteau, le revolver, le canon tiennent leur rôle, il est acquis que Miss Evelyn a épousé la cause des « bootleggers » pour mieux les trahir et les livrer aux rigueurs de la loi. Le vice sera puni, la vertu récompensée et Miss Evelyn et Orlis feront un couple des mieux assortis. Beaucoup de vie, d'action et d'esprit. Mais est-ce bien là une littérature à la portée d'enfants ?

L. H.

Le livre du Petit Compagnon, par Marguerite Reynier. — Paris, Ernest Flammarion. In-8°. 171 pages. Illustrations de Yodelet. Prix : 15 fr. français.

Le bon, le plaisant livre ! Et que Jean Perret doit faire d'envieux dans le monde des écoliers ses frères. Un peu pâlot, fatigué par la croissance, le voilà, sur l'ordre d'un médecin-magicien, envoyé pour une année « aux champs » chez son oncle de Bourgogne. Pour y flâner ? Non pas. Pour s'y refaire des poumons, du sang et des muscles, mais aussi pour y apprendre comment un honnête homme gagne sa vie en servant les autres. Apprenti bénévole, il passera tour à tour chez le sabotier, le forgeron, le tonnelier, le vannier, le potier, le jardinier, le charbonnier, le tanneur. Et partout, il se pénétrera du respect dû au métier exercé avec amour, énergie et conscience. Ce livre tout simple, agréablement illustré, est un beau livre.

L. H.

Le Targui au litham vert, par Pierre Demousson. — Paris, Larousse. In-16. 253 pages. Prix : 6 fr. français.

Drame du désert, au pays des Touaregs. Un poste d'avant-garde français a été pillé, les soldats massacrés et l'officier fait prisonnier. Mais cet officier est le fils de l'inventeur du « spectrographe », instrument merveilleux de télévision. Ainsi de son laboratoire de Paris, le savant a assisté, mais impuissant, au drame de Tamanrasset.

Cependant, il obtient du ministre des colonies, un ordre de marche pour la troupe cantonnée à Alger. Il la devance, en avion, avec la fiancée du héros. Leur hardiesse est malencontreuse. A leur tour, ils sont prisonniers du terrible Targui au voile vert. Une mort certaine les attend. Mais, à ce moment, un peloton de tirailleurs envahit la cour du kçar dont quelques boulets ont fait tomber l'enceinte. C'est le salut et le châtement des coupables.

Un deuxième récit : « La felouque aux voiles d'or » développe le même motif ; seulement, là, l'adversaire est le pirate algérien à l'époque de Hussein dey et ce sont les canonnières de Charles X qui amènent le dénouement. Le style alerte de ces deux « aventures » plaira aux enfants de 12-14 ans.

L. P.

Ouvrages destinés à l'adolescence et aux Bibliothèques populaires.

A. Genre narratif.

La maison du bonheur, par L. Hautesource. — Neuchâtel, Editions de la Baconnière. In-12. 254 pages. Prix : 3 fr. 50.

Le tragique des vies appelées parmi nous médiocres est dépisté et suivi, dans ces feuillets d'histoire contemporaine, avec autant de justesse que d'émotion. Pourtant ni l'humour ni le pittoresque n'en sont bannis.

Tout un petit monde d'aujourd'hui gravite autour de la famille Butté dont le chef vient de mourir. Les trois enfants, qui occupent plus qu'ils ne consolent le veuvage de leur mère, en sont arrivés à ce fameux tournant où l'on fait sa destinée — du moins en apparence. La cadette, Claire, ne connaîtra pas la nécessité de gagner son pain : comblée par un mariage heureux, elle y développe la force que réclameront des jours plus difficiles. Le second, Jacques, à qui la fortune et l'amour sourient en même temps, découvre bientôt qu'il est moins aisé de garder que de conquérir. L'aînée, Frédérique, qui a rompu de décevantes fiançailles, éprouve jusqu'au fond l'amertume austère de la solitude que lui laisse son rôle de maîtresse d'école à la campagne, jusqu'au jour où elle retrouve le chemin de la maison du bonheur « qui est celle où — à deux — on accepte vaillamment les humbles tâches, les médiocres devoirs magnifiés par un grand amour ». Mais pour rendre tout l'intérêt du récit ne faudrait-il pas donner ici les pourquoi et les comment ?

Je souhaite à de nombreux lecteurs le plaisir de les trouver.

L. P.

L'oiseau d'or, roman, par Marguerite Delachaux. — Paris et Neuchâtel, V. Attinger. In-12. 172 pages. Prix : 3 fr.

Un conte autant qu'un roman où la Belle au Bois-dormant n'est pas celle que l'on pense, oubliée des humains dans son château des landes de Sologne : mais bien cette petite-nièce qui se refuse soudain à la vie : elle l'a si pauvrement comprise qu'elle en est lasse dès le début.

Pour l'éveiller et la rendre à l'élan de générosité qui seul donne du prix aux jours vécus et aux jours à vivre, il faudra qu'un héritage inattendu lui fasse découvrir, dans une retraite envahie par les hautes futaies, les richesses sentimentales et la puissance créatrice d'une âme de recluse, qui ressemble à la sienne.

Une grand'tante au prix de renoncements infinis — sa fortune et sa vie s'y consomment — a réuni là, sur la foi de papiers de famille (quelques lettres), tous les vestiges et toutes les reliques, y compris l'oiseau d'or, d'un grand amour du siècle passé. Elle s'en est constituée la gardienne et l'animatrice, veillant au jardin des souvenirs avec ardeur, comme on veille auprès d'un feu qu'il faut attiser de son souffle.

De ces trésors pieusement amassés se dégage une telle foi dans la tradition de famille que l'héritière en est saisie. Elle renaît à l'espé-

rance, et prenant à son tour le rôle de « veilleuse » sur le passé, elle y ajoute celui de continuatrice.

Quel est le lecteur qui résistera au plaisir de voir une crise de neurasthénie se dissiper aussi poétiquement ?
L. P.

L'île Saint-Pierre ou L'île de Rousseau, par Sigismond Wagner. — Lausanne, Editions Spes. 122 pages. Ouvrage orné de 14 hors-texte dont deux en couleurs. Prix : 5 fr. 50.

Les éditions Spes ont été bien inspirées en faisant paraître ce volume dans la collection « Vieille Suisse ». Si l'île de St-Pierre reste aujourd'hui à l'écart des routes du grand tourisme, elle a eu cependant sa période de gloire et la retrouvera certainement *Tempora mutantur*. Cette réédition de l'agréable ouvrage de Sigmund von Wagner est précédée d'une préface et de notes de M. Pierre Kohler, professeur à l'école polytechnique. Suivent ensuite les lettres de Rousseau écrites de l'île de St-Pierre, un fragment des « Confessions » et les « Réveries d'un promeneur solitaire ». Les hors-texte sont, bien entendu la reproduction des estampes de l'ouvrage de Wagner. Le tout plaît à l'œil et à l'esprit : c'est un ravissant volume d'une collection appréciée.
W. B.

Printemps perdu, par T. Trilby. — Paris, Ernest Flammarion. 283 pages. Prix : 9 fr. français.

De gais fiancés ; lui un peu grave et sérieux, elle, insouciant et légère comme l'est une jeune fille riche à 20 ans. Un stupide accident de chasse et les yeux du jeune homme sont éteints pour toujours. La jeune fille n'écoutant que son cœur consent à devenir la compagne d'un aveugle, et c'est une vie austère, un peu monotone qui commence. Un officier de marine, son beau-frère va-t-il troubler celle qui, tout en aimant, a des moments de lassitude et de découragement ? Non, il partira et ce qui recréera la paix du foyer, ce sera un petit rire d'enfant. Les livres de Trilby sont, chacun le sait, de tout repos et ne font point vagabonder, dans des sentiers défendus, l'imagination des jeunes filles.
W. B.

La jolie fille de Dublin, par Ludovic Naudeau. — Paris, Ernest Flammarion. 247 pages. Prix : 12 fr. français.

M. Ludovic Naudeau a beaucoup écrit. Plusieurs de ses études publiées notamment dans le *Journal* ont conquis le public de ce quotidien. Par ce livre, il nous transporte en Irlande. Nous sommes au moment des luttes pour la libération de ce pays, les deux adversaires sont les agents de Sa Majesté britannique et l'organisation de combat du Sinn Féin. Dans ce cadre, un roman attachant, palpitant même, qui nous montre que le véritable héros n'est pas toujours celui qui se fait tuer sur la barricade, mais bien plutôt l'inconnu silencieux dont la raison isolée recherche aux événements des liaisons trop subtiles, des conséquences trop profondes pour qu'aucune foule l'acclame jamais.

Ce livre, au style clair et nerveux, est à sa place dans les bibliothèques populaires.
W. B.

Le prisonnier américain. — Grâce. Roman du Dartmoor, par Eden Phillpotts. Adaptation de L. A. Delieutraz. — Neuchâtel,

Editions de la Baconnière. 18,5×12,5 cm. Chaque volume, 258 pages.

Le Dartmoor, lande marécageuse où se profilent, çà et là, sur un ciel terne et bas, les rochers granitiques des « tors » où s'assemblent, au temps des nuits sans lune, les sorcières menant leurs sarabandes infernales à la lueur tremblotante des feux-follets, voilà le décor ! — Le roman, sauvage, étrange, gravite autour des Américains, prisonniers des Anglais, et de la ferme de Maurice Malherb, le maître autoritaire, farouche, redoutable.

Les acteurs ? Tous campés d'une plume nerveuse et singulièrement habile : Grâce, l'héroïne ; Lovey Lee, la mégère sordide et démoniaque, sans cesse à la traverse ; le jeune premier, Stark, l'officier américain ; le misérable, Peter Norcot ; la victime, enfin, John Lee. — Ces personnages et leurs comparses se meuvent, sous la poussée de l'auteur, en un élan irrésistible. — Lisez ces pages : elles vous laisseront une impression extraordinaire de neuf, de jamais lu.

G. A.

Le crime des Justes, par André Chamson. — Paris, Grasset. In-16. 231 pages. Prix : 12 fr. français.

Dans nombre de ses pages, ce roman rappelle la manière de Ramuz et l'on a tout lieu d'y trouver son plaisir. — Les Justes ! une de ces familles dont la réputation de travail et d'honnêteté s'est maintenue on ne sait depuis quand, lui donnant un prestige que chacun croit redevoir connaître. Personne en dehors de la famille des Arnal ne prend part à leurs travaux. Jamais, au Maubert, on n'a engagé d'ouvriers agricoles ni valets de ferme. Tous ces hommes, toutes ces femmes ont leur place exacte dans les travaux du domaine et les fils de la maison suffisent à tout, même à l'époque des plus grandes besognes. A cette époque, le père Arnal, surnommé le conseiller, est un personnage qui inspire mieux que du respect à toute la population de la région, jusque dans la vallée où il va présider toutes les assemblées. Hélas ! entraîné par une aberration d'esprit inexplicable, un fils de la famille commet une faute extraordinairement grave de conséquences. Le conseiller, croyant sauver son honneur et celui des siens en consomme une autre. Le temps passe et semble avoir tout recouvert du manteau de l'oubli ; mais un jour arrive où le crime des Justes est dévoilé et la réputation des Arnal anéantie.

F. J.

Aimer, c'est pardonner, par T. Trilby. — Paris, E. Flammarion. In-16. 246 pages. Prix : 12 fr. français.

Roman à la fois psychologique et sentimental. Son thème est de ceux que l'on nous sert trop fréquemment, mais, pour éviter toute banalité, l'œuvre est corsée de péripéties dramatiques ou émouvantes qui tiennent en suspens le lecteur du commencement à la fin. — Armande Lauriac est veuve depuis cinq ans ; son petit garçon, qu'elle adore, vit à la campagne ; raisons : santé, économie. Elle travaille, sténo-dactylo chez un avocat ; cette situation bien rétribuée lui permettra de donner à son fils une éducation qui l'aidera à faire son chemin dans la vie. Cette quiétude est troublée par un cousin, Pierre Durnal, de la haute société parisienne qui, veuf aussi, désire trouver la personne aimante qui remplacera auprès de ses trois enfants — un fils et deux jumelles — celle qu'il ne peut oublier. Il propose le mariage à Armande qui longtemps hésite, puis accepte,

pensant avoir trouvé l'occasion d'éteindre les aléas de son existence. Hélas ! elle remarque bientôt qu'elle n'est qu'une surveillante, une institutrice à laquelle Pierre a donné son nom pour empêcher les médisances. Elle pardonne. Jean, le fils de Pierre, est un révolté : enfant, il invente les pires méchancetés, grossier chaque fois qu'il en a l'occasion ; jeune homme, il s'amuse à railler tout ce qu'elle aime. Et puis il atteint la mère dans ce qu'elle a de plus cher : son enfant ; de cet enfant il fait un infirme qui ne guérira jamais. Elle pardonne. Ce très beau livre peut être lu en famille. F. J.

B. Biographies.

Les grandes amoureuses romantiques, par Gabrielle Reval. — Paris, Albin Michel. In-8°. 253 pages. Portraits hors-texte. Prix : 20 fr. français.

La célébration du centenaire du romantisme n'eut pas été complète sans un monument élevé à la mémoire des grandes amoureuses de cette époque consacrée par la littérature. Mlle Reval s'est chargée de cette tâche ardue en nous donnant un fort beau livre que chacun voudra placer auprès des plus précieux de sa bibliothèque. « Ce livre, dit-elle, fidèle à l'histoire, l'est plus encore à la nature, puisque ce bouquet romantique est fait de toutes les fleurs de la passion ». Dans son souci de les connaître et de les peindre, elle les a regardées non seulement dans leurs œuvres où la vérité est si transparente, mais dans le miroir des historiens, miroir inexorable. Elle sait que l'amour romantique cherche la frénésie ; il enferme l'éternité dans un transport. Chacune de ces illustres femmes a comme des éternités successives. L'obsession de la mort multiplie l'ardeur du plaisir ; aussi bien ces figures ont-elles un charme morbide, des airs éplorés qui se métamorphosent en fureurs sensuelles et révèlent de forts tempéraments. Ces grandes amoureuses sont : Elvire, George Sand, Louise Collet, la princesse Belgioyso, Mme de Genlis, Pauline de Flauguerques, Mme du Cayla, Mme d'Albrantès, Juliette Récamier, Hortense Allart, la princesse Lœtitia Bonaparte, Mme de Boigne, Daniel Stern, Joséphine. F. J.

Nouveaux souvenirs de Mathilda Wrede. Ténèbres et lumières, par Evy Fogelberg. Traduits d'après la version allemande de J. von Knorring, par Ernest Morel. — Boudry, « La Baconnière ». In-16. 171 pages. Illustré. Prix : 3 fr. 50 suisses.

Pour la seconde fois, la jeune maison d'éditions « La Baconnière » fait connaître au public de langue française ce que fut Mathilda Wrede, l'amie des prisonniers finlandais. A travers la double traduction de finlandais en allemand et d'allemand en français, le style a, sans doute, perdu un peu de sa complexité et de sa limpidité. Mais une telle lumière intérieure le transfigure qu'on en est pénétré.

Bonté que rien ne rebute, piété que rien ne trouble, confiance que rien n'ébranle, force morale que rien n'abat, optimisme que rien ne décourage, c'est Mathilda Wrede révélée à notre admiration par ses actes. Une telle puissance d'amour nourrie d'une telle foi n'est accordée qu'à une très rare élite. Cela suffit à rehausser de beaucoup la valeur de l'humanité. Si les déçus auxquels elle a voué sa vie ont, par elle, repris contact avec un monde dont leurs forfaits les avaient retranchés, ceux qui se croient sans reproches tireront aussi profit d'une rencontre avec une aussi rayonnante personnalité. L. H.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

Viennent de paraître :

ETRENNES POUR LES ENFANTS

61^e année

1 brochure in-16, avec couverture en couleur Fr. 0.30

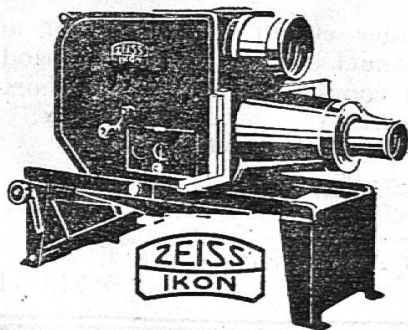
et

ETRENNES POUR LA JEUNESSE

58^e année

1 brochure in-16, avec couverture en couleur Fr. 0.30

Ce sont de beaux états de services ! Si l'on ajoute que tout en s'adaptant aux temps nouveaux, la rédaction de ces brochures est continuée dans l'esprit de ceux qui les créèrent il y a douze lustres, on en aura dit assez, semble-t-il, pour que leur public leur reste fidèle comme jusqu'ici. Les noms des auteurs sont familiers aux moniteurs et aux parents comme aux enfants. La biographie du commandant du *Dixmude*, Jean du Plessis, sera du goût des garçons et... des fillettes, de même que le « Noël en avion », de M. Pidoux ; les histoires contées par Mlles von Allmen et Chr. Honoré trouveront le chemin des cœurs des uns et des autres. Voilà pour la brochure destinée aux aînés. Dans l'autre, leurs cadets, frères ou sœurs, liront tour à tour, avec intérêt, une longue histoire de Mme Meylan, quelques pages originales sur la grotte de St-Béat au bord du lac de Thoune, un charmant récit écrit par Mme Schaller, missionnaire, où il est question du sort d'un couteau de poche, enfin une jolie page d'Eugène Rambert sur les pinsons. Les deux brochures sont gentiment illustrées.



Tout pour l'enseignement par image par :

Photo des Nations

Place Longemalle

Genève

Demandez-nous la brochure spéciale que nous vous envoyons franco. Tél. 48.420



Horlogerie de Précision

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. Orfèvrerie
Réparations soignées. Prix modérés. argent et argenté.

Belle exposition de régulateurs.
Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN - REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11 LAUSANNE TÉLÉPHONE 23.809

10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.
o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

KOCHER

s'impose par la qualité de ses
vêtements - pardessus

chemiserie

confection et mesure

au comptant 5 % escompte

Rue du Pont, 7

Lausanne

Ecole Supérieure de Commerce et d'Administration du canton de Vaud

Ouverture de l'année scolaire 1931 - 1932 : lundi 20 avril 1931.

Examens d'admission : lundi 20 avril, à 8 heures.

Age d'entrée en 1^{re} année : 14 ans

Sur leur demande, les élèves entrant en première année et qui prouveront par un examen qu'ils connaissent les leçons 1 à 28 du 1^{er} manuel d'allemand de E. Briod, seront autorisés à suivre un cours d'anglais ou un cours d'italien, à leur choix.

Les inscriptions doivent être prises avant le 1er avril 1931.

Le Directeur.

Pour plus amples renseignements, voir « Feuille des Avis officiels » des 2, 5 et 9 décembre.

P 713-6 L



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET
Florissant, 47, GENÈVE

ALBERT ROCHAT
CULLY

COMITÉ DE RÉDACTION :

J TISSOT, Lausanne.

H.-L. GÉDET, Neuchâtel

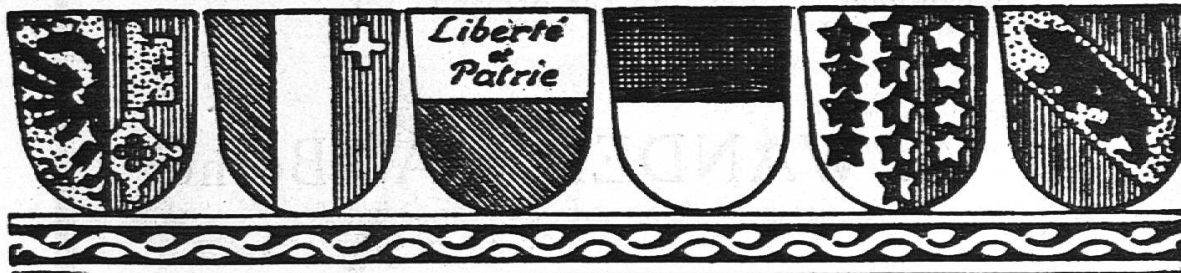
J MERTENAT, Delémont

R. DOTRENS, Genève

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL

VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'Éducateur : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute
demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les dangers de la contagion en hiver.

Pendant les mois d'hiver, l'instituteur est plus que jamais exposé à la contagion. Nous connaissons un cas où un seul élève, fortement refroidi, avait contaminé la moitié de la classe, y compris le maître.

Or, le meilleur préservatif des maladies contagieuses est le

FORMITROL



Les pastilles de Formitrol, en fondant dans la bouche, dégagent de la Formaldéhyde ; celle-ci détruit les bacilles qui s'introduisent dans la cavité buccale et soutient ainsi l'organisme dans sa lutte contre la maladie.

Le Formitrol contient, comme substance active, 0,01 gr. de Formaldéhyde par pastille et constitue un excellent désinfectant interne.

Echantillon et littérature sur demande par

Dr A. WANDER S. A., Berne